L'emprunt, lieu et modèle du dialogisme

The Loanword : a Model for Dialogism

Agnès Steuckardt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1759>

DOI : 10.4000/praxematique.1759

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 101-114

ISBN : 978-2-36781-029-4

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Agnès Steuckardt, « L'emprunt, lieu et modèle du dialogisme », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 57 | 2011, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1759> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1759>

L'emprunt, lieu et modèle du dialogisme

Le terme de *plurilinguisme* est de ceux que l'on a l'habitude de rencontrer dans les traductions des textes bakhtiniens (Nowakowska, 2005, p. 20-23), et l'on pourrait croire la question des transferts linguistiques, dans les travaux fondateurs du bakhtinisme, centrale. Lise Gauvin remarque cependant que si, théoriquement, « le plurilinguisme bakhtinien met en cause ou diversité des langues au même titre l'hétérophonie ou diversité des voix, l'hétérologie ou diversité des registres sociaux et des niveaux de langue » (Gauvin, 1999, p. 2), en pratique, dans la plupart des cas qu'il examine, [Bakhtine] « fait référence à des voix particulières plutôt qu'à des langues étrangères au sens courant du terme » (*ibid.*). Chez Volochinov, si l'on veut bien distinguer les deux auteurs, c'est pis encore : « À la différence de Bakhtine, il n'y a jamais non plus de communication inter-langue : il faut appartenir à la même communauté linguistique pour communiquer, mais ce n'est pas suffisant : il faut avoir un vécu en commun » (Sériot, 2007, p. 103). En fait, dans les textes de référence du dialogisme, c'est presque toujours en situation monolingue qu'est appréhendé le dialogisme. Y a-t-il donc, quand les analyses bakhtiniennes parlent de *plurilinguisme*, un simple abus de langage, une métaphore approximative ? Quelle relation entretiennent au juste les notions de plurilinguisme et de dialogisme ?

Sous la plume de Bakhtine, la mise en relation syntaxique entre *plurilinguisme* et *dialogisme* pose un rapport d'entité à propriété : s'il peut parler de la « nature dialogique du plurilinguisme » (*dialogiches-kaja priroda raznorechija*) (Bakhtine, [1934] 1978, p. 220) ou du « fond dialogique du plurilinguisme » (*dialogizujuszczimi ego fonom raznorechija*) (Bakhtine, [1934] 1978, p. 233), c'est que le caractère dialogique constitue, à ses yeux, la propriété essentielle du plurilinguisme.

D'après ces formulations, le plurilinguisme au sens strict ¹ est l'usage linguistique par excellence que l'on peut qualifier de dialogique. On peut penser que le fait sociolinguistique du plurilinguisme a fonctionné comme un point de départ pour la construction de la notion de dialogisme. Du phénomène empirique de plurilinguisme a été inférée la propriété de dialogisme ². L'inférence une fois opérée, la propriété conceptualisée s'applique non seulement à l'objet empirique qui l'a permise, mais à toute situation de discours, qu'elle soit plurilingue ou non. C'est l'application du dialogisme à des situations monolingues qui a principalement intéressé les premiers penseurs du dialogisme.

Sans que leurs analyses s'orientent vers les situations de plurilinguisme au sens propre, la confrontation à la langue de l'autre et, plus précisément la présence dans la langue du mot étranger, analysée par *Marxisme et philosophie du langage*, semble avoir fonctionné, on le montrera dans un premier temps, comme un modèle dans l'élaboration du dialogisme. On proposera ensuite une investigation sur le terrain de la rencontre interlinguistique, un temps délaissée par les études bakhtiniennes ³, pour mettre en évidence le fonctionnement dialogique de discours mêlant les langues, choisis dans la période de gestation de la notion : la première guerre mondiale.

La notion d'emprunt, maillon épistémologique

Si *Marxisme et philosophie du langage* fait irruption dans la pensée occidentale des années 1970 un peu comme une météorite venue de nulle part, les temps ont bien changé et la récente traduction de Patrick Sériot et Inna Tytkowski-Ageeva (2010), ainsi que les communications présentées lors du présent colloque, manifestent la vigueur des recherches épistémologiques qui entourent cet ouvrage.

Pour mener l'enquête sur l'émergence de la notion de dialogisme, revenons sur le texte même : il développe, assez longuement, un état

1. C'est-à-dire au sens d'« usage de plusieurs langues par un individu, dans une communauté » (*Dictionnaire de l'Académie française, Journal officiel*, « Plurilingue », 2009, p. 15).

2. Ainsi que de la neige, on infère la blancheur, et de toute chose blanche, le blanc, comme l'expliquaient les Messieurs de Port-Royal.

3. Dans cette direction, voir cependant, sur le discours littéraire, notamment : DÉTRIE, 1996; KHADDA, 1999; dans le domaine des études sur les contacts de langues, notamment : DION, LÜSEBRINK, RIESZ, 2002; ZONGO, BLANCHET, 2004.

de l'art, où est indiquée la position qu'il entend occuper dans le champ de la linguistique de son temps. Dans ce scénario épistémologique, on montrera quelle place est réservée au phénomène de l'emprunt, abordé par le concept de « mot étranger ».

L'histoire de la linguistique est parcourue dans les chapitres 4 à 6 de la seconde partie, selon une série de séquences que l'on pourrait résumer ainsi. Les premiers à entrer en scène sont les prêtres : « Les premiers philosophes et les premiers linguistes ont toujours et partout été *des prêtres* » (2010, p. 271). La tâche de ces prêtres est de « déchiffrer le mystère des textes sacrés », textes rédigés dans « une langue étrangère ou incompréhensible pour le profane » (*ibid.*). De leur réflexion sur le mot étranger cryptique naît la philologie : les prêtres sont nécessairement des philologues. Le texte de *Marxisme et philosophie du langage* s'arrête, non sans une certaine emphase, sur cette révélation du rôle majeur du mot étranger dans les origines de la réflexion sur la langue : « Il y a là un trait qui ne peut manquer de frapper ¹ : depuis l'Antiquité la plus reculée et jusqu'à nos jours, la philosophie du Mot et la pensée linguistique se fondent sur une perception spécifique du Mot étranger, hétéroglotte et sur les tâches qu'assigne justement le Mot étranger à la conscience, à savoir de déchiffrer et d'enseigner ce qui a été déchiffré » (2010, p. 271). Mais le mot étranger est conçu comme irrémédiablement coupé de l'univers de discours du locuteur : la philologie se construit sur « les cadavres des langues écrites » (p. 265), elle travaille « sur des énoncés monologiques morts » (p. 267). C'est de cette philologie qu'est issu, d'après Volochinov, l'objectivisme abstrait, qui a pour point d'aboutissement contemporain les néo-grammairiens et Saussure. Cette origine dans un « énoncé-monologique-achevé-isolé » (p. 269) invalide, à ses yeux, la linguistique saussurienne.

Dans ce scénario, le mot étranger apparaît donc comme la faute originelle et *Marxisme et philosophie du langage* entend mettre fin à ce qu'il appelle son « rôle dictatorial » (p. 273). Un adjuvant se présente dans ce combat : la théorie antagoniste à l'« objectivisme abstrait », à savoir le « subjectivisme individualiste ». Présenté selon une filiation qui mène de Humboldt pour aboutir à Karl Vossler et ses disciples (Spitzer, Lerch), le « subjectivisme individualiste » tient, dans cette fresque épistémologique, un rôle de précurseur :

1. Marina YAGUELLO traduisait avec plus d'énergie encore : « Il y a là un trait stupéfiant » (1977, p. 108).

Le romantisme a été, dans une large mesure, une réaction contre le Mot étranger et les catégories de pensées que celui-ci impliquait. Plus précisément, le romantisme a été une réaction contre la dernière récidive du pouvoir culturel du Mot étranger, contre l'époque de la Renaissance et du néoclassicisme. Les romantiques ont été les premiers philologues de la langue maternelle [...]. (2010, p. 293)

Le subjectivisme individualiste n'apporte cependant qu'une réaction insuffisante à l'objectivisme abstrait : en effet, s'il recentre la linguistique sur la langue maternelle, c'est-à-dire sur l'étude d'une énonciation « vivante », il ne regarde dans l'énonciation que la position du locuteur, négligeant celle de l'allocutaire. Il ne représente donc qu'une étape dans la rupture épistémologique que *Marxisme et philosophie du langage* revendique.

Ainsi, dans le scénario épistémologique construit par Volochinov, le mot étranger occupe un rôle certes « immense », « grandiose » (p. 273) et fondateur dans l'histoire de la linguistique, mais c'est une linguistique dont Volochinov prétend se séparer absolument pour proposer une conception radicalement nouvelle de la parole.

On peut se demander cependant si la place de *Marxisme et philosophie du langage* dans l'histoire de la linguistique ne pourrait pas être envisagée un peu différemment, et si la volonté de marquer une rupture n'a pas conduit à méconnaître les continuités, et notamment un commun intérêt pour la confrontation aux langues étrangères.

Au tournant du ^{xx}e siècle, la linguistique s'éloigne de la grammaire comparée (Colombat, Fournier, Puech, 2010, p. 209-215), en passant par une crise anti-positiviste ; à la fin du ^{xix}e siècle, contre le positivisme des néo-grammairiens et leur conception mécaniste des lois phonétiques s'élèvent plusieurs voix ; celle des néo-linguistes en Italie, celle de Karl Vossler en Allemagne, au nom du rôle du sujet dans la langue, et d'une autre manière, en Autriche, celle de Hugo Schuchardt, qui souligne la dimension historique et sociologique de la langue. La génération suivante place le débat sur l'objet même de la linguistique : alors que les linguistes du ^{xix}e siècle travaillaient dans une perspective de comparaison des langues, ceux du ^{xx}e aspirent à une linguistique générale et se détournent de la pluralité des langues. Saussure s'intéresse à un système linguistique considéré en lui-même. Selon une tendance qui n'est pas sans analogie, les travaux bakhtiniens sont circonscrits à l'intérieur d'une seule langue, comme on l'a indiqué en introduction.

Il est remarquable pourtant que, lorsqu'il peint sa fresque épistémologique, Volochinov consacre une assez longue digression au mot étranger et à son « immense rôle historique » (p. 273) :

C'est bien le Mot des autres, le Mot d'une langue étrangère qui a apporté avec lui le savoir, la culture, la religion, l'organisation politique (les Sumériens pour les Sémites babyloniens ; les Japhétiques pour les Hellènes ; Rome, le christianisme pour les peuples barbares ; Byzance, les « Varègues », les tribus slaves du sud pour les Slaves de l'Est, etc.). On voit ainsi le rôle organisateur grandiose du Mot étranger, s'imposant toujours par la force et une organisation étrangère, ou bien trouvé par un jeune peuple-envahisseur sur le territoire d'une culture ancienne et puissante qu'il vient d'occuper, cette culture envahie subjuguant, en quelque sorte, depuis la tombe la conscience idéologique du peuple envahisseur. Le résultat est que dans les tréfonds de la conscience historique des peuples, le Mot étranger s'est associé à l'idée de pouvoir, de force, de sainteté, de vérité et a beaucoup contribué à ce que la réflexion sur le Mot se concentre sur le Mot étranger.

(2010, p. 273)

Ce passage reprend des considérations venues de la grammaire comparée : l'exemple du sumérien et des langues sémitiques a pu être inspiré par Renan, Burnouf, Mohl, celui du latin et des « langues barbares », par Bopp, Diez ou Meillet, celui du domaine slave par Miklosich et par les développements plus récents donnés à la slavistique par Nicolas Marr avec sa théorie japhétique (Marcellesi, 1977, p. 9-23). Le modèle dynamique des relations entre les langues, tel qu'il est élaboré par Hugo Schuchardt en termes de substrat et superstrat, affleure ici : dans la première phrase du passage cité, on peut lire une illustration de la notion de substrat, avec la langue conquérante qui supplante la langue indigène, comme par exemple le latin supplantant le gaulois ; c'est ensuite le superstrat qui est évoqué par l'histoire de la langue conquérante « asservie » par la langue indigène, comme par exemple les langues germaniques supplantées en Gaule par le latin. Or cette description de la circulation des langues, inspirée de la linguistique comparée, évoque singulièrement le discours bakhtinien sur la circulation des mots entre les discours.

On remarquera en particulier le choix des mots *charrier* et *véhicule* dans la traduction de Marina Yaguello, et *apporter* dans celle de Patrick Sériot : ils indiquent que le mot est conçu comme un vecteur

chargé de transporter une culture d'un peuple à un autre ; de la même façon que dans le dialogisme monoglosse, le mot est « habité », selon la traduction d'un passage bien connu de Bakhtine ([1929], 2001, p. 236), par les discours par lesquels il est passé et qu'il porte, en quelque sorte, en lui-même.

L'apparente digression de *Marxisme et philosophie du langage* sur le mot étranger laisse deviner une transition entre les acquis de la grammaire comparée et l'élaboration du dialogisme. Ni Volochinov ni Bakhtine n'approfondiront l'analyse de la rencontre interlinguistique, sans doute par volonté de rupture épistémologique avec la linguistique comparée, mais rien ne nous interdit de suivre aujourd'hui cette direction, indiquée par cette page de Volochinov et suggérée par la mention insistante du plurilinguisme chez Bakhtine.

Un dialogisme interlinguistique

Pour illustrer le fonctionnement du dialogisme en situation de rencontre des langues, on prendra quelques exemples tirés du contexte historique dans lequel se sont élaborés ces développements de la linguistique, celui de la première guerre mondiale ; ce premier épisode de « mondialisation » n'a peut-être pas été sans contribuer à développer la sensibilité linguistique à la circulation des discours.

La guerre est un moment qui force la rencontre linguistique. Rencontre qui peut évidemment provoquer un rejet violent : en Allemagne, le début de la guerre est marqué par une crise puriste aiguë, bannissant de la langue allemande gallicismes et anglicismes ; ce purisme suscite, en Allemagne même, une réaction anti-puriste, notamment de la part de Leo Spitzer, qui, dans *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass* (*Chasse aux mots étrangers, haine des peuples étrangers*, 1918), plaide en faveur des emprunts linguistiques. Par la confrontation, dans l'interlocution, à d'autres langues, la guerre a pu ainsi jouer un rôle de déclencheur dans le cheminement des idées linguistiques. Si la crise puriste nourrit, chez Spitzer, la réflexion sur l'emprunt, l'interpénétration de discours de langues différentes a pu éveiller chez d'autres observateurs de la langue l'attention aux circulations entre les langues. Les modalités de la rencontre interlinguistique, et les types de dialogisme qu'elles déclenchent, varient selon plusieurs paramètres, parmi lesquels on peut identifier non seulement le degré d'hostilité à la langue

de l'autre, mais aussi le degré de compréhension que l'on en a. On prendra ici deux cas de figure de ces rencontres linguistiques forcées : dans le premier, on envisagera une situation de plurilinguisme hostile : le locuteur parle la langue de l'autre, mais regarde l'autre comme son ennemi ; dans le second, on examinera une situation d'hétéroglossie pacifique : le locuteur ne comprend pas la langue de l'autre, mais ne le regarde pas comme un ennemi.

Sur le Front franco-allemand, on se trouve dans une situation de relative intercompréhension avec hostilité. Les *Carnets de guerre de l'Aspirant Laby* ([1914-1919] 2001) nous serviront à illustrer ici cette situation. Lucien Laby est, en 1914, élève à l'École du service de santé militaire de Lyon. Âgé de 22 ans, il est enrôlé comme médecin auxiliaire avec le grade d'aspirant ; il tient son journal quasiment au jour le jour. Son discours est à la fois patriote et juvénile : il affecte un rapport plutôt méprisant, ou du moins moqueur, à l'ennemi et à sa langue, qu'il maîtrise à peu près.

Observons d'abord ce dialogue rapporté au style direct :

Alors que nous croisons un régiment prussien, un soldat allonge sa sale patte et me chipe mon képi sur ma tête. Comme je n'ai pas du tout envie de partir en Bochie sans rien sur le crâne, je bondis sur mon Prussien qui continue sa route en sens inverse avec son trophée. Alors la conversation suivante s'engage (en allemand bien entendu) :

Toi, tu vas me rendre mon képi.

Non, tu n'es qu'un sale prisonnier !

En effet je suis prisonnier, mais moi je suis officier et toi tu es un simple soldat. Je t'ordonne de me rendre mon képi !

Et cet imbécile de boche se met au garde-à-vous :

Ya, Herr Leutnant !!

(quelle couche !)

(Laby, 27 août 1914, p. 50)

La distance prise avec le discours de l'autre est alors maximale : Laby utilise le discours direct. Il traduit certes la première réplique du soldat allemand, ce qui pourrait apparaître comme une forme d'appropriation, mais la seconde est retranscrite en « allemand », ou du moins dans un allemand approximatif, où la graphie *ya* évoque plutôt le petit nègre des romans coloniaux que la langue de Goethe ; cette strate discursive, tirée du discours colonial, introduit un marquage péjoratif sur les paroles du soldat allemand. L'imitation tourne à la caricature de l'allemand pour signifier le mépris du narrateur. La citation au

discours direct, l'ironie de la graphie marquent donc ici un fort rejet du discours de l'autre. On a affaire à un fonctionnement dialogal hostile et non à une interpénétration dialogique.

Dans d'autres passages cependant, la distance avec le discours de l'autre, et donc ici avec la langue de l'autre, tend à diminuer. Ainsi, dans cet extrait du 3 octobre 1915, les marques de mise à distance sont plus légères :

Notre cagna, à ouverture tournée vers les Boches, s'appelle l'« Heinrich's Rüh' ». Je n'ai jamais été aussi sale. A peine à boire. Pour comble de malheur, on est envahis par les poux des Boches... et von Gott sait combien ils sont tenaces !
(Laby, 3 octobre 1915, p. 133)

Dans la première phrase, le verbe *appeler* marque le statut autonymique du nom de la cagna, statut renforcé par la mise entre guillemets : ce nom allemand est cependant pris en charge par l'énonciateur puisque l'emploi du verbe à la forme pronominale permet d'estomper l'agent de la nomination. À la fin de l'extrait, l'emprunt à l'allemand se fait sans autre mise à distance que les italiques : *von Gott sait* + *complétive* est un semi-emprunt facétieux à la locution *Gott weiss* + *complétive*. Le sujet de la locution-source, *Gott*, est emprunté, mais affublé d'une particule nobiliaire bien inutile, qui oriente vers une lecture comique de l'emprunt ; le prédicat *weiss* n'est pas repris à l'allemand, mais traduit par *sait* ; étant donné le ton général du texte et l'indice de comique donné par *von* dans le cotexte, l'alternance codique sera perçue comme un mélange cocasse. L'effet comique est accentué par le rapprochement entre l'échange des poux (« on est envahis par les poux des Boches ») et celui des mots, qui « envahissent » de façon incongrue le discours en français. Le discours de l'autre, et donc ici sa langue, pénètre ici le récit de Laby : on se trouve alors non plus dans un fonctionnement dialogal comme plus haut, mais bien dans un fonctionnement dialogique, qu'on peut qualifier d'*interdiscursif*, en spécifiant que les discours mêlés appartiennent à des codes linguistiques différents. Afin d'identifier plus précisément ces situations, nous proposons de parler de *dialogisme interlinguistique* quand les discours repris ou anticipés par le locuteur appartiennent à une langue qui n'est pas la sienne.

Dans le contexte historique de la guerre, le dialogisme interlinguistique reste circonscrit ; dans la situation dont témoignent les *Carnets*

de guerre de l'*Aspirant Laby*, l'appropriation du discours de l'autre est fugace : il semble que la compréhension des mots empruntés, la conscience de l'emprunt, et l'hostilité à l'autre maintiennent une distance entre les deux strates discursives et bloquent, à un stade moyen, le processus d'appropriation.

Que se passe-t-il lorsque l'on change les paramètres, c'est-à-dire lorsque l'intercompréhension est faible, voire nulle, et qu'il n'existe pas d'hostilité ? Prenons-en pour illustration le cas des camps de prisonniers. Dans les camps allemands se retrouvent des Français, des Anglais, des Italiens, des Grecs, et également des Russes, auxquels on s'intéressera plus spécialement ici, à la fois parce que la rencontre entre français et russe illustre assez bien le cas d'un dialogisme sans intercompréhension, et parce qu'elle témoigne d'une expérience qui a pu, par les récits de prisonniers, nourrir la réflexion linguistique russe.

Albert Dauzat a publié en 1919, une étude sur « L'argot de nos prisonniers de guerre », étude fondée sur les témoignages qu'il a recueillis au lendemain de la guerre et les journaux publiés dans les camps. Au sujet des rencontres entre le français et le russe, Dauzat rapporte ceci : « Parmi deux expressions très usitées, *do svoudania*, une des variantes de bonjour était devenue *deux sous d'ail*, et *ne pounoumaïo* (je ne comprends pas), *ni pou ni maille* » (1919, p. 255¹). Dans une perspective d'analyse du dialogisme, on perçoit ici une forte appropriation du discours d'autrui. Les phrases de l'autre, sémantiquement opaques, sont ramenées à des séquences discursives plus familières au locuteur français : la première formée sur la détermination quantitative *deux sous de* et peut-être avec influence de la locution argotique *deux sous d'ail* pour *deux sous de crédit*. La seconde est créée à partir de la vieille locution *n'avoir ni sou ni maille*², employée pour décrire un état de

1. Je n'ai pu trouver de document contemporain illustrant l'usage de *do svoudania*. En revanche, *ni-pou-ni-maille* est employé dès 1915 : « Nous apprîmes ainsi que les Indiens sont grands amateurs de petits L. U. et que l'expression "Ni pou ni maille" — bien locale aussi — nous venait des pays chers à Bas-de-Cuir, Œil de Faucon, etc. » (*Le Camp de Göttingen*, 15 octobre 1915, p. 14). Il est attesté ultérieurement dans les souvenirs de guerre : « Le soir même, je couche à Hayna, à 11 kilomètres de Leipzig, avec un *Ni-pou-ni-maille*, chez mon nouveau patron, le Bauer Otto Buhle » (Joseph POITEVIN, *Quatre ans d'esclavage : souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne*, Paris, Éditions de la Revue du centre, 1932, p. 69) ; « Les mots me manquent un peu, nonobstant mon manuel de conversation français-russe. J'essaye d'expliquer ça à mes incultes camarades, les Ni-pou-ni-maille » (*op. cit.*, p. 70).

2. Locution attestée depuis 1736, d'après le *Trésor de la langue française*.

misère absolue ; elle est transformée en un nom composé servant à désigner les prisonniers russes. Ceux-ci occupaient dans la hiérarchie des prisonniers une position particulièrement basse, ce qui a pu amener cette réinterprétation de leurs paroles. Dans ces exemples, qui relèvent, si l'on se place dans une perspective d'histoire de la langue, de l'étymologie populaire, l'opacité conduit à une appropriation très poussée du discours de l'autre : l'ironie, qui n'était sans doute pas absente des emplois originels de la dénomination¹, semble s'estomper avec le souvenir du discours de l'autre, voire la conscience qu'il y a là du discours autre.

La rencontre interlinguistique a donc un effet grossissant pour l'observation des phénomènes dialogiques. Elle permet de mettre en évidence des différences de degré dans l'absorption du discours de l'autre. On en a vu ici deux cas extrêmes : dans le plurilinguisme hostile, l'emprunt est conscient, maîtrisé, peu déformant, le discours de l'autre est fermement tenu à distance ; dans l'hétéroglossie pacifique, l'emprunt est mal maîtrisé, très déformant et le locuteur ne paraît pas en avoir une conscience bien claire, le discours de l'autre se fond dans le discours du locuteur².

Du point de vue de l'histoire de la langue, les rencontres linguistiques de guerre n'ont pas conduit à un afflux massif d'emprunts dans les langues des belligérants (Roynette, 2010, p. 173) : le sentiment nationaliste semble avoir bloqué le processus d'intégration au stade du xénisme rejeté. Elles ont peut-être en revanche éveillé à la prise de conscience d'une circulation des mots de l'autre dans son propre discours, et donc, du point de vue de l'histoire des idées linguistiques, contribué à la construction de la notion de dialogisme.

Dans les textes fondateurs de l'analyse dialogique, la relative désaffection de la linguistique à l'égard de la grammaire comparée, le goût personnel de Bakhtine pour l'analyse d'œuvres littéraires n'ont pas conduit à appliquer l'approche dialogique à des situations plurilingues au sens strict. Mais cette période de repli monolingue de la linguistique est aujourd'hui dépassée.

1. Pour une interprétation de l'ironie comme fait dialogique, voir DUCROT, 1984, p. 203-204 (sous la qualification de polyphonique), et BRES, 2010.

2. Resteront à explorer le cas du plurilinguisme pacifique et celui de l'hétéroglossie sans compréhension et hostile.

L'élaboration même de l'analyse dialogique a été tributaire des acquis de la linguistique comparée comme en témoigne la conception du mot étranger en tant que vecteur de culture, présente au cœur même de *Marxisme et philosophie du langage*. Et il est possible aujourd'hui de reverser les acquis des études dialogiques vers l'analyse des interférences entre discours de langues différentes. Un air de famille entre linguistique bakhtinienne et linguistique des contacts de langue avait été perçu déjà par Jacqueline Authier-Revuz :

On peut souligner à la fois la parenté, et la différence dans le degré de systématicité, entre ces évaluations aigües, mais intuitives du plurilinguisme et l'ensemble des élaborations théoriques et des « enquêtes de terrain » qui, dans le champ sociolinguistique, visent à étendre les phénomènes, précisément étudiés, de « contact de langues » en situation de plurilinguisme au sens étroit, au fonctionnement de toute communauté parlante, apparemment « monoglossique », et finalement à tout locuteur, mettant en œuvre les notions de « grammaire pandialectale », et de « compétence hétérogène », active et passive. (1995, p. 239)

Si Authier-Revuz souligne le mouvement de la linguistique de contact de langues vers les situations monolingues, on peut penser que les études dialogiques auraient tort de se priver d'accomplir le mouvement inverse : dans une époque de mondialisation, elles auraient tout à gagner à penser un « dialogisme interlinguistique ».

Références bibliographiques

- AUTHIER-REVUZ J.,
1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non coïncidence du dire*, Paris, Larousse.
- BAKHTINE M. (VOLOCHINOV V. N.),
[1929] 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*, trad. Marina Yaguello, Paris, Éditions de Minuit.
- BAKHTINE M., [1929] 2001, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, trad. Guy Verret, Lausanne, Éditions L'Âge d'homme.
- BAKHTINE M., [1934] 1978, « Du discours romanesque », *Esthétique et théorie du roman*, trad. Daria Olivier, Paris, Gallimard, 83-233.
- BRES J., 2010, « L'ironie, un cocktail dialogique? », NEVEU F., MUNI TOKE V., DURAND J., KLINGLER T., MONDADA L.,

- PRÉVOST S. (éd.), *Deuxième Congrès de Linguistique française*, EDP Sciences, 695-709.
- Le Camp de Göttingen*,
(1915-1917), Göttingen, s.n.
- COLOMBAT B., FOURNIER J.-M. & PUECH C.,
2010, *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Klincksieck.
- DAUZAT A., 1919, « L'argot de nos prisonniers en Allemagne », *Mercur de France*, n° 498, t. 132, p. 248-258.
- DÉTRIE C., 1996, « De l'identité collective à l'ipséité : l'écriture de Patrick Chamoiseau », *Figures de l'interculturalité*, coll. « Langue et praxis », Montpellier, Publications de l'université Paul-Valéry, 99-140.
- Dictionnaire de l'Académie française*,
9^e édition, *Journal officiel. Édition des documents administratifs*, « Plébiscitaire à Pommette » (23/06/2009), Paris, Direction des journaux officiels.
- DION R., LÜSEBRINK H.-J. & RIESZ J. (éd.),
2002, *Écrire en langue étrangère. Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, Québec/Francfort, Nota bene/IKO-Verlag.
- DUCROT O., 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- GAUVIN L. (éd.),
1999, *Les langues du roman : du plurilinguisme comme stratégie textuelle*, Montréal, Presses de l'université de Montréal.
- KHADDA N., 1999, « Paradoxe d'une écriture bifide : Je est un autre/ l'Autre est en moi », BRES J., DELAMOTTE-LEGRAND R., MADRAY-LESIGNE F., SIBLOT P. (éd.), *L'Autre en discours*, Montpellier, Publications de université Paul-Valéry, 373-395.
- LABY L., 2001, *Les Carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées (1914-1919)*, Paris, Hachette Littératures.
- MARCELLESI J.-B.,
1977, « À propos du marrisme », MARCELLESI J.-B. (éd.), « Langages et classes sociales. Le marrisme », *Langages* 46, 9-23.
- NOWAKOWSKA A.,
2005, « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », BRES J., HAILLET P., MELLET S., NØLKE H. & ROSIER L.

- (éd.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck, Duculot, p. 19-32.
- POITEVIN J., 1932, *Quatre ans d'esclavage : souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne*, Paris, Éditions de la Revue du centre.
- ROYNETTE O., 2010, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre (1914-1919)*, Paris, Armand Colin.
- SÉRIOT P., 2007, « Volochinov, la sociologie et les Lumières », in VAUTHIER B. (éd.), *op. cit.*, p. 89-108.
- SPITZER L., 1918, *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass, eine Streitschrift gegen die Sprachreinigung*, Wien, Verlags- und Universitätsbuchhandlung.
- VOLOŠINOV V. N., [1929] 2010, *Marxisme et philosophie du langage*, nouvelle édition bilingue traduite du russe par Patrick Sériot et Inna Tylkowski-Ageeva, Limoges, Lambert-Lucas.
- ZONGO B. & BLANCHET P., 2004, *Le parler ordinaire multilingue à Paris : ville et alternance codique. Pour une approche modulaire*, Paris, L'Harmattan.